

## LE PREMIER BAISER

Quelle révolution soudaine dans la vie de Catherine!

Son cœur était plein d'amour. Sa pensée, toute au présent et nécessairement égoïste, la poussait à croire prochain le retour de son frère; cela lui permettait de songer à Henri.

Au surplus, ce dernier, sans cesse occupé d'elle, écartait tout ce qui aurait pu porter ombrage à ce bonheur mutuel. Il variait les distractions avec une ingéniosité d'amoureux.

La vie dans la montagne, malgré la pluie, était égayée encore par les reparties de Criquet et de von Ruff, reparties auxquelles Henri ne demeurait ni indifférent, ni étranger.

Il avait été convenu qu'à tour de rôle un des Européens resterait auprès de la jeune fille, pendant que les autres iraient à la chasse ou à la pêche.

C'était le tour d'Henri. Catherine s'en réjouissait intimement.

Lui, pensif, demeurait assis non loin d'elle.

Et pourtant elle soupirait, une ombre se détachait sur le riant tableau de sa vie, qu'elle se retraçait mentalement. Elle fermait les yeux pour ne pas voir cette tache qui pouvait être un précipice.

Il se leva et vint auprès d'elle.

— Catherine, demanda-t-il en tremblant, pourquoi m'aimes-tu?

Elle tressaillit, le regarda, puis répondit :

— Parce que je t'aime.

— Ce n'est point pour me récompenser de ce que tu crois avoir été des peines pour moi?

— Non, je t'aimais avant ton dévouement.

— Oh! merci, ma bien-aimée, je ne m'étais pas trompé! Là bas à Naples, tu pensais à moi. Tu laissais aller ton âme qui te portait vers un être étranger. Tu ne me craignais pas?

— Pourquoi aurais-je dû ou pu craindre?

— Je pouvais être au-dessous de ton amour.

— Toi? oh! je ne redoutais que ton indifférence. Je t'aimais.

— Indifférent! moi! devant toi? devant ta sésaphique beauté, devant

ta tristesse, devant ta douceur candide ? non, ne t'eussé-je vue que l'intervalle d'un éclair, j'aurais gardé ton image au fond de mon cœur, j'aurais surmonté tous les obstacles pour t'en revoir.

— C'est vrai, Henri, je l'ai deviné. Ce n'étaient pas mes yeux qui te regardaient, c'était mon âme. Elle n'avait qu'un désir, qu'une aspiration : se fondre dans la tienne.

Henri serrait les mains de Catherine dans les siennes ; il s'était laissé glisser à ses genoux.

— Qu'il est doux de se savoir aimé ! murmurait-il ; de pouvoir se dire : son cœur m'appartient, j'occupe ses plus intimes pensées ! Quelle félicité est supérieure à celle-là ?

Il pressait ses mains ; elle les lui abandonnait. Il était heureux ; elle oubliait la terre.

Ils restèrent longtemps ainsi. Ils ne pouvaient parler.

— Catherine ! reprit-il en la regardant de ses yeux pleins de flamme, comtesse !... ma femme !

Elle sortit de son extase et se dressa devant lui.

— Sa femme ! s'écria-t-elle, ô Dieu !

— Ma femme ! oui, ma femme ! Tu m'aimes par ton cœur, par ton esprit, par ton être ; en me donnant ton amour, tu t'es donnée tout entière. Tu ne peux te reprendre.

— Henri ! ô Henri !

— Tu m'aimes comme Dieu permet que l'on s'aime ; tu étais ma fiancée, tu deviens ma femme devant l'Être suprême.

— Henri, je t'aime, de toute la force de mon être, et je ne puis plus te le dire. Ta fiancée, Henri, doit craindre ton amour.

— Voués au malheur ! notre amour est un nouveau martyr. Amour stérile, amour de maudits. Oh ! je te comprends, femme adorable, je ne te comprends que trop ! Tout à l'heure, j'étais sombre : c'était cette pensée qui m'écrasait. Je ne puis rien te cacher, puisque tu vis en moi ; tu m'as deviné. La femme se révolte contre son âme, l'homme se laisse écraser par un usage. Nous sommes voués au malheur.

— Henri, est-ce toi qui parles ? Oh ! Henri, tu te désespères ?

— Non, je m'insurge, reprit-il avec véhémence, je veux briser le joug social. Je crie à la Civilisation : tes lois sont barbares, contre nature. Le Créateur veut que j'aime, tu me le défends. Il veut que j'obéisse à ses lois, tu t'y opposes ! Qu'ai-je besoin de tes formules, de tes actes, de tes simagrées ? J'aime : qu'as-tu à me prescrire, à me défendre ? je ne m'appartiens plus, je me suis donné. Que signifient

tes codes, tes serments, pour ceux qui veulent trahir ? Tu n'a pas besoin d'inscrire mon serment sur tes tablettes, je ne saurais l'oublier. J'aime à en perdre la raison, et je dois me taire. Je vis dans la liberté sans bornes, et je dois nier la loi des sens. O Catherine ! Catherine !

— Henri ! ta fiancée offre son front à tes baisers ; elle place son nonneur sous ta garde.

— O ma bien-aimée ! s'écria-t-il en la pressant passionnément sur sa poitrine, je t'aime, ne crains rien !

— Henri, je t'aime à en devenir criminelle. Tu m'aimes autant qu'il est possible d'aimer, et je me fie à toi.

— Tu le peux, tu le dois. Je t'aime par mon cœur, par mon esprit, par mes sens, je ne crains personne, et tu resteras ma fiancée. Mon imagination s'est complue à tracer le touchant tableau de notre intérieur, à te voir auprès du berceau de nos enfants, leur apprenant à balbutier le mot : père. Le mari amoureux a marqué la place de sa femme aimante, et la jeune fiancée n'a rien à craindre dans son veuvage.

« Catherine ! comprends-tu ce qui se passe dans l'âme de ton futur époux, au profond attachement duquel les sèches formalités du mariage n'ajoutent rien, qui sait que tu consentirais à les accomplir à l'instant même : comprends-tu, comtesse de Simo ?

— Oui, je comprends, cher ami. Je sens le feu dont je suis fière d'être la cause, et ta fiancée ne craint pas de rester dans tes bras.

— Catherine !

— Je t'adore, car ton âme nourrit les sentiments les plus généreux. J'ai confiance en toi, et en attendant que je puisse être ta femme aux yeux du monde, fiancée, je te rendrai caresse pour caresse.

— Que nous fait le monde ? N'obéissons-nous pas à Dieu ?

— Ami, veux-tu que je te dise un rêve que je faisais tout à l'heure ?

— Je t'écoute, chère Catherine.

— Je t'adorais, tu le savais, tu en étais fier. Tu te laissais aimer. J'étais ta sœur, mais avec je ne sais quel sentiment plus fort qu'une amitié fraternelle. Tu étais assis là, sous cet arbre robuste. J'étais assise sur tes genoux, comme sur ceux d'un père. Ta main se plongeait dans ma chevelure, tu y mêlais des fleurs, pendant que je faisais une couronne d'un bouquet que tu m'avais offert. Oh, comme nous étions heureux ensemble !

« Tout à coup nous nous trouvions dans la plaine, nous tenant par la main, et nous taisant d'abord. Tu me boudais ; j'éprouvais alors de

te faire rire, puis je te taquinais à mon tour. Tu voulais te fâcher mais n'y parvenais pas. C'était enfin à qui de nous deux resterait le plus longtemps froid et cruel. Nous ne savions par où commencer et nous trouvions gênés l'un vis-à-vis de l'autre.

Ensuite, fatiguée par la marche, je m'assis, tu t'étendis à mes pieds posant la tête sur mes genoux, et me couvrais les mains de tes baisers ardents. Tu les mordillais même, ces mains que tu aimes tant; je me sauvai, mais tu me poursuivis et m'emportas là-haut, sur la cime de la montagne, dans les nuages. Là les anges venaient nous regarder; ils étaient heureux de nous voir. Oh, combien notre félicité était grande!

— Enfant! dit-il en souriant.

— Veux-tu que nous vivions ainsi? tu seras mon père, je te respecterai et je t'obéirai; comme mon frère, je t'aimerai et je te complairai; je resterai ta fiancée et... te rendrai jaloux, acheva-t-elle d'un air câlin.

— Méchante, fit-il en l'embrassant.

— Tu verras, tu souffriras beaucoup!

— Non, je sais que cela ne sera qu'un jeu, qu'une nouvelle preuve de ton amour; et d'ailleurs tu n'auras pas le courage de me faire souffrir.

— Oh si, va, tu verras! Je me ferai belle, je ne te regarderai plus, je boudrai, je resterai toute une journée triste auprès de toi, et très enjouée avec Criquet. Il est si amusant, si spirituel, si aimable!

— Tais-toi, grande enfant, tu te mettras en pénitence.

— Non non. Vous auriez la vie trop facile, trop monotone, si votre petite amie ne vous imposait pas quelque capricieux enfantillage.

— Tout ce que tu voudras, mon adorable amie.

— Il faut bien que je sache si vous m'aimez sincèrement, si votre amour est solide, si vous m'obéirez lorsque je serai dame; s'il me sera permis de vous faire enrager sans danger, car je serai méchante. D'abord: défense de fumer, de porter la barbe, d'aller au club, de... de...

— Oui, de... Tu es déjà à bout de tes méchancetés.

Elle s'était dégagée de ses bras et souriait malicieusement, car l'homme était vaincu, son fiancé lui restait.

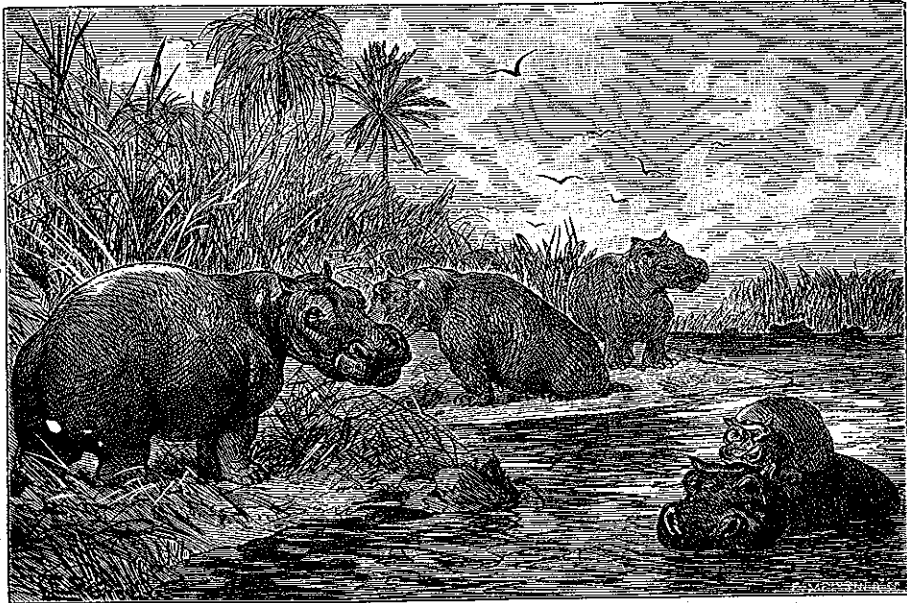
Lui, redevenu calme, pensait.

En ce moment les fourriers revinrent au camp, abondamment pourvus de vivres. Cette digression avait son charme; les amants se séparèrent.

— Comme elle m'aime! se dit-il; que je pourrais être heureux! Mais hélas, le monde s'y oppose. Elle aurait pu me mépriser, elle n'a fait que sourire. Elle a une confiance illimitée en moi. Elle n'a pas eu peur de l'homme aiguillonné par ses sens, égaré dans des pensées

J'affranchissement qu'elle ne peut comprendre. Oh oui, elle m'aime d'un amour profond et réfléchi ! Mais pourquoi donc n'ai-je pas su retenir mes paroles, pourquoi ai-je oublié le respect auquel elle a droit ? J'aurais dû, dès l'abord, me résigner à souffrir, attendre que l'officier de l'état-civil m'eût autorisé à lui donner le titre de femme. Mais je me sentais si transporté d'être seul avec elle, seul dans l'infini... J'aurais tant aimé vivre ici avec elle ! Elle veut revoir l'Europe ! Elle abhorre ce noir continent ! Seuls ici ! Oh ce serait trop de bonheur.

Ses regards se perdirent dans le vague. Lui aussi rêvait comme avait rêvé Catherine.



UN TROUPEAU D'HIPPOPOTAMES.

Criquet, de son côté, était préoccupé ; il était en travail d'imagination. Il était de mauvaise humeur, c'était l'effet de l'idée qui l'obsédait. Cela pouvait devenir inquiétant.

Enfin il secoua sa *crinière*, comme pour en faire envoler les méchants esprits et fit un mouvement qui disait clairement : « Je m'en moque » ! Puis tout à coup, ses idées ayant pris un autre cours, il s'écria :

— Ah diable ! je n'ai pas déclaré mon changement de domicile à l'hôtel-de-ville de Bruxelles, je vais être pincé ! On me fera surveiller, mais que faire ?